

Communication de  
Monsieur l'Abbé Jacques Bombardier



Séance du 19 décembre 2014



Cent ans d'archéologie en Terre Sainte

**Parcours historique**

« *Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la Palestine a attiré des hommes curieux de mieux connaître le pays dont parle la Bible*<sup>[1]</sup>. » Un des tout premiers est l'américain Robinson qui explore le pays d'une manière systématique en 1838.

Nous sommes à une époque toute nouvelle : depuis quelques décennies la Bible est soumise à l'investigation rationnelle d'une nouvelle science née à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Allemagne, l'exégèse.

Un des premiers résultats de cette nouvelle lecture rationnelle - on pourrait même dire rationaliste - est *la Vie du Christ* de David Strauss<sup>[2]</sup> parue en 1835. Le livre sera traduit par Littré en 1839 (pour le tome 1) et 1853 pour (le tome 2) et influencera la *Vie du Christ* d'Ernest Renan de 1863 qui correspond à peu près au même projet.

Dans le livre de Strauss tout est déjà dit de ce qui se retrouvera dans de nombreux ouvrages postérieurs : on passe la vie du Christ aux fourches caudines de la raison et on fait disparaître tout ce qui n'est pas rationnel et se trouve déclaré « invention de la communauté chrétienne primitive ». On a ainsi un Jésus humain, non divin, à mesure humaine, maître de sagesse, de morale, idéal d'humanité comme le diffusera le romantisme ou la révolution de 1848 en France.

Strauss tente très loyalement de faire un travail historique sur « le Jésus en son temps »... et cette démarche suscite de vives réactions contradictoires mais

aussi le désir « d'aller voir sur place », en Palestine. Ces oppositions et ce travail sur place amèneront Strauss à des concessions importantes dans la réédition de son ouvrage en 1839 ... qu'il rétractera aussitôt dans l'édition de 1840 ! La 13<sup>ème</sup> édition de son oeuvre - réellement modifiée - paraîtra en 1904 : c'est dire l'impact de ce livre !

Après Robinson, c'est le français Charles Clermont-Ganneau qui sauve la stèle de Mesha mise en morceaux par ses découvreurs et l'envoie au Louvre en 1870. Puis arrivent des anglais - Conder et Kitchner - qui de 1872 à 1878 réalisent pour la *Fondation pour l'exploration de la Palestine* un véritable relevé topographique de la Palestine. Puis le mouvement va aller en s'accélégrant, un moment ralenti par la première guerre mondiale.

Le problème grave est que l'on ne possède pas de méthode réfléchie pour faire les fouilles ! La générosité est là, souvent l'argent... assez souvent aussi la motivation politique, la rivalité entre États... mais la méthode fait défaut et les premières tentatives de fouilles sont des catastrophes !

Celui qui va faire faire un bond scientifique à la méthode c'est l'anglais Flinders Petrie (1853-1942) en 1890 : il fouille le Tell el-Hesi à 2 kms au Nord-est de Gaza. C'est une petite colline (c'est le sens du mot Tell) mais elle est entaillée d'un côté par la rivière : Flinders fait une découverte capitale qu'il exprime ainsi : « *L'éventrement de la colline sur le côté nous donne d'un seul coup un échantillonnage de toutes les variétés de poteries sur plus de mille ans. Dans l'avenir, tous les tells et toutes les ruines de Palestine révéleront sur le champ leur âge aux fragments de poteries qui les recouvrent*<sup>[3]</sup>. » Cette découverte de méthode fut déterminante pour toute l'archéologie palestinienne... même si les débuts de Flinders furent difficiles.

Entre les deux guerres, les fouilles commencent à être confiées non plus à des personnes seules mais à des équipes de spécialistes complémentaires, parfois internationales comme dans la reprise des fouilles de Samarie en 1930-35. Commencent alors les fouilles de grands sites comme Beth-Shéan (1921-1933), Meggido (1925-1939).

1948 est une date très importante : la création de l'État d'Israël et de la Jordanie. Après un court temps d'arrêt, les travaux archéologiques reprennent des deux côtés de la frontière.

La méthode de travail des fouilles est considérablement améliorée, notamment par les travaux anglais en Angleterre. Cette richesse nouvelle est importée en Palestine en 1952 par Miss Kenyon qui fouille Jéricho. La méthode nouvelle s'appelle la méthode Wheeler : « *il s'agit de découper le terrain choisi en carrés de 5m de côté et d'établir des bermes (= accotement) d'un mètre de large*

*entre les carrés. Ainsi en fouillant le carré, on garde un témoin, la section où l'on peut lire à tout moment la disposition des couches de la terre. Cette méthode permet un travail stratigraphique précis même là où il n'y a aucun vestige architectural et aussi de mieux contrôler la fouille en sachant avec certitude d'où vient tel objet ou tel groupe de céramique<sup>[4]</sup>.* » Cette méthode fut adoptée par les américains et à partir des années 1960 par les archéologues israéliens et jordaniens. C'est au cours des quarante dernières années que l'archéologie a sans doute acquis un statut scientifique même si l'amélioration doit continuer face à des situations de fouilles très souvent nouvelles et inédites.

Nos années voient des soucis nouveaux : le souci de préserver le patrimoine archéologique et les fouilles une fois faites ! Le désir de faire un inventaire de tous les vestiges archéologiques de la Palestine ( en cours par le gouvernement israélien), une meilleure programmation chronologique et thématique des recherches et des fouilles, un développement des prospections archéologiques qui permettent une bien meilleure gestion du patrimoine mais aussi une étude plus large d'une région : les débats actuels sur l'émergence culturelle et politique des israélites du fer âge 1 (les années 1200-1000 av JC) reposent pour une part sur cette prospection programmée et coordonnées en Judée/Samarie.

Enfin l'archéologie palestinienne contemporaine multiplie le travail pluridisciplinaire (géologie, étude des pollens, zoologie, botanique, métallurgie... sociologie des processus culturels) le travail conjoint puissance étrangère/équipe israélienne ou jordanienne et la capacité accrue de la gestion des données par l'informatique.

Une question reste : la place du texte biblique dans cette recherche. L'archéologie, un temps, a cherché à montrer que la Bible était légendaire... pour en fait, découvrir un certain nombre d'éléments archéologiques déterminants et confirmant l'Écriture... pour ensuite essayer de mettre en concordance archéologie et Bible avec des impasses notoires comme la période patriarcale ou celle de Josué... Aujourd'hui certains archéologues laissent de côté l'Écriture... et la retrouvent sans cesse ! d'autres travaillent avec la Bible comme un des éléments archéologiques à prendre en compte, sans concordisme, avec les autres éléments donnés par les fouilles.

Il faut savoir que l'archéologie palestinienne est enseignée dans plus de 300 universités dans le monde, dont deux cents environ aux États Unis. Un réseau de sociétés savantes a été créé et fonctionne depuis 1860 dans tous les pays d'Europe. D'ailleurs plusieurs pays ont une tradition ininterrompue de fouilles en Palestine : la France, l'Angleterre, l'Allemagne, les USA et l'Espagne. Une quinzaine de revues scientifiques professionnelles et une demi-douzaine de revues grand public diffusent les résultats des travaux. Les

Congrès internationaux réunis à Jérusalem tous les 4 ans réunissent plus de 3000 personnes chaque fois.

### **Rapports entre Archéologie et Bible. Quelques exemples.**

Ce siècle d'archéologie permet de mieux penser les rapports entre l'archéologie et la Bible. L'archéologie « est avant tout l'étude des vestiges matériels des sociétés passées : elle s'exerce sur une terre dont l'histoire n'est pas limitée à la période biblique<sup>[5]</sup>. » Il faut donc mieux parler d'archéologie palestinienne que d'archéologie biblique même si cette archéologie palestinienne va toucher des questions d'histoire biblique.

D'autre part, « la Bible est une collection de textes de nature et d'époques variées : livre religieux, elle n'est pas d'abord un livre d'histoire même si elle contient des données historiques. Chacun de ses textes devrait donc faire l'objet d'une critique à la fois littéraire et historique avant qu'on puisse opérer une confrontation avec les données de l'archéologie<sup>[6]</sup>. »

L'archéologie peut nous renseigner sur la situation économique, politique d'une période et ainsi éclairer le texte biblique en mettant en relief le contexte historique et social du document biblique.

Il y a aussi des rencontres heureuses entre la Bible et l'archéologie. Prenons quelques exemples.

En 1856, Robinson explore un canal, en forme de S de 534m, qui va d'une source de la vallée du Cédron dans la piscine de Siloë. En 1880, un jeune homme qui se baigne dans la piscine découvre sur le mur du commencement du canal, une plaque qui célèbre la fin du creusement du canal qui avait échappé à Robinson. On l'étudie : la paléographie de cette plaque la situe à la fin du VIII<sup>e</sup> avant JC. C'est, dans la bible, le règne du roi Ezéchias dont on sait, par le texte saint, que ce roi pour protéger l'alimentation en eau de Jérusalem, a fait creuser un canal de la source du Gihon à la piscine intérieure de la ville. On a donc retrouvé le canal d'Ezéchias.

En 1961, on découvre dans le théâtre de Césarée maritime une plaque de pierre portant une inscription ... qui mentionne le nom de Ponce Pilate. C'est le premier et seul témoignage épigraphique concernant Pilate en Palestine ! Pilate est nommé « préfet » sur la pierre et non pas procureur. Comment comprendre ? C'est sous l'empereur Claude (41-54) que les préfets gouverneurs commencent à s'appeler « procureur ». C'est donc le bon titre de l'époque de Pilate, époque que confirme la mention de l'empereur Tibère (14-37) comme dédicataire de l'œuvre de Pilate.

Plus en détails voyons les fouilles de Capharnaüm.

En 1894, la Custodie de Terre Sainte achète les ruines de Tell Houm qu'une tradition remontant à l'historien juif du 1<sup>er</sup> siècle Flavius Josèphe, identifie comme la ville de Capharnaüm. Le même décrit ainsi le lieu : *« Le long du lac s'étend une contrée nommée Gennesar d'une nature et d'une beauté admirables... L'air y est si bien tempéré qu'il convient à des végétaux les plus divers: les noyers, qui se plaisent dans les climats plus froids, y croissent en abondance à côté des palmiers que nourrit la chaleur, des figuiers, des oliviers... Pendant dix mois sans interruption, on y mange les rois des fruits: le raisin et la figue... Une source très abondante arrose la contrée: les habitants lui donnent le nom de Capharnaüm. »*

Cette cité est une zone de passage. Elle est un carrefour de routes: la VIA MARIS de Damas à la Méditerranée en passant par la plaine d'Esdrolon, la route qui par la vallée du Jourdain monte d'Idumée (le sud extrême d'Israël) de Moab et de Jérusalem, celle qui vient de la Décapole païenne et enfin, celle qui vient du littoral de Tyr et de Sidon.

Le terrain est un champ de pierres quand les fouilles commencent en 1866 par l'anglais Wilson qui commença le déblaiement du site sous le regard inquiet et agressif de la tribu bédouine qui surveillait les lieux.

Puis au tournant du siècle, une équipe allemande fait le relevé minutieux du lieu et le plan du terrain.

Ensuite, c'est la custodie et l'université franciscaine de Jérusalem qui conduisit les fouilles : le Père Orfali dans une première campagne dont les résultats sont publiés en 1922 ; puis les fouilles sont reprises en 1963, puis en une campagne du 16 avril au 26 novembre 1968 sous la conduite du grand archéologue le Père Corbo qui entreprend une dernière fouille avec le Père Bagatti, notamment autour de la Synagogue en 1981-83.

Voyons en image les résultats de ces fouilles notamment la synagogue et la maison de Pierre. Commentaires des dispositives.

Voici le site fouillé, entouré de murs. Le lac est à gauche, le port de Capharnaüm est un peu plus au nord, après le bouquet d'arbres. Au premier plan, l'énorme bâtiment blanc de la synagogue. Derrière et devant, des maisons en basalte noir. Sous la coupole de l'église se trouve une même insula qu'entre l'église et la synagogue. L'église est élevée sur la maison de Pierre.

Voici le plan du site, à l'envers de la diapositive précédente. On retrouve en haut la synagogue, puis l'insula et enfin, l'insula sur laquelle repose l'église.

La ville apparaît traversée par une rue qui monte du rivage vers les collines et par diverses rues transversales qui forment des quartiers ou des îlots.

Les maisons sont constituées de salles séparées ou d'un ensemble de pièces s'ouvrant sur une cour.

---

Ces maisons évoquent un grand milieu patriarcal, dont les membres vivaient en paix, jouissant d'une certaine indépendance et d'un certain confort: les petits fors dans chaque pièce.

Les murs sont à 1 m du sol actuellement. Ils sont de pierres de basalte (pierre du pays) mal taillées. Comparées aux riches maisons de Magdala, on voit que les habitants de Capharnaüm étaient de petites gens.

---

Cette sculpture est difficilement identifiable: une caruca ? (voiture des dignitaires de l'empire représentée aussi sur les monnaies) Le Char d'Ezéchiel (1/18-21 et 10/2) ou bien plutôt une armoire mobile où étaient conservés les livres saints et qu'on déplaçait pour la lecture et la prédication.

---

Commençons par le bas: état du temps de la maison : plusieurs maisons autour d'une cour. Toiture, pour la majorité, en chaume facilement déplaçable. Sans doute aussi une ou deux terrasses avec escalier extérieur. Au-dessus: après les événements du Christ, du temps des judéo-chrétiens, cette maison devient une maison de prière: un mur l'isole du reste de la ville (27 x 27m dont un à 30m). Une seule porte au Sud. Au-dessus une première église octogonale (sans doute le plus ancien exemplaire) élevé sur la salle déjà vénérée, avec une abside et quelques salles... Et Enfin au début V<sup>e</sup> siècle, une église plus grande, avec deux octogones concentriques, incluant le premier octogone. Le diamètre Nord/Sud fait 22 m.

---

Voilà la basilique du V<sup>e</sup>: les deux octogones concentriques avec au centre le 1<sup>er</sup> octogone élevé sur la salle. Le plus petit des octogones reposait sur 8 pilastres. Cette allée était recouverte de mosaïques.

---

En-dessous des mosaïques (qu'on peut voir en place sur le plancher), le pavement du temps de Pierre: cailloutis de basalte. Depuis la mosaïque, 8 niveaux pour arriver à la terre première ! Seule la salle vénérée a reçu un sol noble de chaux battue.

La salle vénérée sur laquelle tout est construit. Sur les murs 127 graffitis du 1<sup>er</sup> siècle. La salle fait 7m sur 6,50m. Les murs sont de crépi polychrome (il en reste dans les coins et de nombreux fragments par terre) sur lequel se trouvent les graffitis. 124 en grec, 18 en syriaque, 15 en hébreu: le nom de Pierre, des formules de prières et une affirmation de foi : « Jésus Christ Seigneur »

Le seuil pour entrer dans cette pièce a été recouvert d'un petit pont pour que le passage habituel sur le seuil pour entrer dans l'église ne le détruise pas.

---

Aux alentours comme à l'intérieur de la maison de Pierre, la vie ne s'est jamais éteinte jusqu'à la moitié du V<sup>e</sup> siècle jusqu'au moment où fut édifiée

la basilique octogonale. Les chrétiens de la parenté de Pierre ont continué à habiter dans les salles autour de la salle vénérée. L'architecte de la basilique a respecté ces habitations visibles encore aujourd'hui.

---

Remarquer les salles derrière la salle vénérée, avec le sol en basalte, pièces d'habitations de la maison gardées telles qu'elles étaient.

La synagogue en pierres blanches a été édifée fin II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle. On en a beaucoup reconstruit au III<sup>e</sup> en Palestine. Les fouilles de 1983 ont retrouvé la synagogue ancienne, celle du temps du Christ construite en pierre de basalte. Avec un atrium sur le côté. A la fin du IV<sup>e</sup> les pèlerins chrétiens qui viennent à Capharnaüm parlent de cette synagogue. Au VI<sup>e</sup> siècle plus personne n'en parle ! Un séisme l'a détruite: on a retrouvé un squelette, sous l'atrium, d'un homme qui fuyait le tremblement de terre et qui fut tué par l'écroulement de la synagogue.

### En guise de conclusion... Une polémique récente

Est paru en 2002 un livre intitulée « *La Bible dévoilée Les nouvelles révélations de l'archéologie* », traduction française d'un livre publié d'abord aux États-Unis en 2001 et intitulé *The Bible Unearthed*, sous la responsabilité de deux auteurs : Israël Finkelstein, professeur à l'Université de Tël-Aviv et directeur de l'Institut d'archéologie de cette université, connu par ses fouilles à Izbet Sartah, Silo et Megiddo, et Neil Asher Silberman, journaliste scientifique passionné par l'archéologie.

C'est un livre assez polémique, assez intransigeant mais qui permet bien de situer les enjeux de la recherches archéologiques en Palestine : « *la thèse principale de ces deux auteurs, écrit Jacques Briend<sup>[7]</sup> de l'Institut catholique de Paris, est assez simple : les données archéologiques permettent d'affirmer que la rédaction de la Bible ne s'est faite que sous le roi Josias (VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), et que la présentation que fait la Bible de l'histoire du peuple d'Israël, ne relève pas de l'histoire pour les périodes antérieures au VII<sup>e</sup> siècle. La Bible est ainsi passée au crible de la seule recherche archéologique, ce qui ne manque pas de faire question.* »

Certes, bien des aspects de l'histoire biblique sont complexes : il ne s'agit pas de travail d'historiens mais de textes destinés à porter la conscience d'un peuple, à entretenir sa foi et à fonder sa pratique morale. Les données archéologiques de ces temps très reculés (XVIII<sup>e</sup> siècle avant le Christ pour les patriarches, XIII<sup>e</sup> siècle pour l'Exode, XII<sup>e</sup> pour l'installation en Canaan) sont parcimonieuses... de moins en moins, au fur et à mesure que l'on se rapproche de nous ! Et personne n'a attendu Finkelstein pour savoir tout cela !

La thèse de nos deux auteurs est minimaliste... et parfois en contradiction avec des certitudes du texte biblique elle-même. Je donne un exemple : pour notre archéologue, l'exode qui fait partie de l'histoire d'Israël est mis au point, construit sous Josias (640-609). Briend fait remarquer : *« Ce qui est certain, et nos auteurs le reconnaissent, c'est qu'il existait une tradition sur Moïse et l'Exode qui était connue du prophète Osée, donc au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., lorsque celui-ci affirme, opposant Jacob à Moïse : « par un prophète le Seigneur fit monter Israël d'Égypte, et par un prophète il fut gardé » (Os 12, 14). Il est donc difficile d'affirmer, en même temps, à la page 90 du livre, que « l'Exode d'Israël, hors d'Égypte, n'est pas une vérité historique et qu'elle n'est pas non plus une fiction littéraire<sup>[8]</sup> »*

Ce livre met aussi - surtout - au jour une question très importante dans l'archéologie de Palestine comme partout. On ne peut jamais se fier à l'interprétation d'un seul archéologue, toujours soumis à des intérêts, des pressions, de passions politiques ou autres. Il est important de voir quel est le consensus de plusieurs archéologues. Par exemple, Finkelstein baisse en date toutes les céramiques qu'il trouve... et ces datations sont peu suivies... car elles confortent trop sa thèse et ne sont pas reçues par les autres écoles archéologiques. Jacques Briend écrit : *« À ce sujet, il faut savoir que la communauté archéologique, dans son ensemble, rejette la chronologie proposée pour la céramique par Finkelstein. Une confrontation, sur ce point, a eu lieu et elle a permis une position collective que n'enregistre pas La Bible dévoilée. La proposition d'un archéologue ne suffit pas, mais elle doit recevoir l'approbation de ses pairs, ce qui est sage. »*

Pour conclure, le Père Briend pose une fois de plus la question : existe-t-il une archéologie biblique ? ... et répond « non » car...

1 - *« l'archéologie est une discipline qui a ses règles et ses méthodes, et qui s'exerce dans un pays ou une région donné ; même en Palestine, bien des découvertes qui sont faites n'ont rien à voir avec la Bible. »* d'une part...

2 - et d'autre part, *« la Bible est un livre, un texte dont la lecture obéit à des règles d'interprétation qui sont valables pour tout texte. Archéologie et Bible sont deux mondes différents. Affirmer cela ne signifie pas que l'apport de l'archéologie n'importe pas à la lecture de la Bible, mais ce que l'archéologie met au jour, ce sont les objets réels de la vie quotidienne qui ont appartenu à des hommes et à des femmes à telle époque. Se prononcer sur l'identité ethnique des habitants est déjà plus aléatoire et l'archéologue est heureux de trouver des inscriptions qui permettent de fonder des hypothèses. Ils sont très rares les archéologues qui soient en même temps des biblistes, et une compétence égale dans les deux domaines est chose de plus en plus exceptionnelle. »*

Selon la proposition de Dever, directeur des fouilles de Gèzèr, il vaudrait mieux parler d'« archéologie syro-palestinienne ». (proposition de 1974).



## Notes

- [1] Ouvrage sous la direction de Jacques Briend : *La Terre Sainte* (2 tomes) tome 1p. 27
- [2] 1808-1874
- [3] Jacques Briend cité p 27-28
- [4] idem p. 29
- [5] Jacques Briend op. cit. p. 51
- [6] idem p. 51
- [7] Le Père Jacques Briend est professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris.  
Article paru dans *Esprit et Vie* n° 67 p. 3 à 6 d'octobre 2002.
- [8] Ouvrage de Finkelstein p. 90.